QUATRIÈME ÉDITION,

Augmentée de deux *post-scriptum* et d'une lettre à M. d'Orléans, qui promettent un dénouement intéressant.

Que d'orgueil! c'est ainsi qu'à moi-même contraire,
Monstre de vanité, prodige de misère,
Je ne suis à la fois que néant et grandeur :
Mécontent des objets que poursuit mon ardeur,
Je n'estime que moi : tout autre que moi-même,
Si je semble l'aimer, c'est pour moi que je l'aime.
Je me hais cependant, si-tôt que je me vois;
Je ne puis vivre seul; occupé loin de moi,
Je n'aspire qu'a plaire à ceux que je méprise.

RAC. fils, P. de la religion.

Encore une défaite, et vous êtes sauvés.

AVIS A LA NOBLESSE FRANÇAISE.

LETTRE IMPARTIALE

DE M. SULEAU,

A MONSIEUR NECKER.

Je tiens du hazard, et j'ai lu d'abord par curiosité, puis relu avec un intérêt plus sérieux, et ensuite médité avec un profond recueillement, Monsieur, votre *opinion et projet d'observations & lettre pour le roi, relativement au décret de l'assemblée nationale, concernant les titres, les noms & les armoiries.*

Il est louable sans doute l'objet de cet écrit : c'est pourquoi l'affluence d'idées caustiques qu'il a fait naître ou réveillées dans mon esprit, je puis et dois les réprimer : mais les sentimens tumultueux qui sont venus m'oppresser à sa lecture, c'est pour moi un besoin pressant de les expectorer.

Je vous dirai moins ce que je pense, que ce que j'ai senti; et comme il ne dépend pas plus de moi de vous aimer et de croire à votre infaillibilité, que de vous refuser mon estime, et, à certains égards, mon admiration, je n'y mettrai ni fatuité, ni modestie.

On a vivement attaqué vos erreurs en finance, mais avec tant d'humeur, de virulence et par fois d'étourderie, que vos accusateurs vous ont en quelque sorte dispensé d'une bonne justification : à mon avis, la France gémira bien plus long-tems des bévues de vos calculs politiques, si même les désastres qu'elles ont produits ne sont absolument irrémédiables. Cependant, tout en déplorant l'inconsidération et l'abus de votre philantropie, je n'ai jamais été tenté de m'affranchir de tout respect pour vos motifs; et je plaindrois encore très-cordialement l'auteur involontaire de tous nos maux, si ma commisération n'étoit épuisée par le nombre des victimes. J'ai peine à me défendre d'un sentiment d'admiration et d'une sorte de gratitude, quand je vous vois oposer vos forces individuelles au débordement du torrent qui nous dévaste; j'oublie alors que c'est vous même, et vous seul, qui imprudemment en avez rompu toutes les digues.

Mais il y a quelque chose de si beau dans l'aveu d'une grande faute ! C'est quelquefois un effort plus qu'humain qui mérite toutes sortes de bénédictions.

Pourquoi faut-il, hélas ! que vous ne vous soyez jamais trouvé cette magnanimité, que dans les conjonctures où elle étoit plus brillante qu'efficace, plus hardie que salutaire !

Depuis l'époque de subversion où vous avez si indiscretement armé et déchaîné tous les fléaux qui nous désolent, vous n'avez pas montré un seul élan de courage auquel ce reproche ne puisse s'appliquer. Combien ces réflexions critiques s'adaptent plus naturellement encore à l'opinion que vous avez manifestée dans le conseil, contre l'acceptation du décret ébauché, comme par gageure, le 19 juin ?

Je suis sûr, dites-vous, *de la pureté de mes intentions*. . . . . .

Il seroit trop rigoureux d'exiger que j'aye cette certitude au même degré ; mais enfin j'y crois, à votre *pureté d'intentions* : c'est dans toute la sincérité de mon ame, que j'ai l'honneur de vous assurer que je suis intimement persuadé, qu'au total, vous êtes un honnête homme ; et j'ai besoin de ce sen-

timent de confiance dans votre moralité, pour ne trouver qu'impolitique et dangereuse cette certaine *opinion* que vous faites publier par toutes les trompettes de la renommée, sans doute par un saint motif de résipiscence et d'expiation. . . . . .

Le roi, solliciter humblement des modifications à un pareil décret!... Si c'est une gaîté, une espiéglerie de nos législateurs, ne vaut-il pas mieux se divertir de la mystification du général MOTTIERS, que d'en partager le ridicule? si cette machination a un but plus sérieux, pourquoi le roi se rendroit-il leur complice?

Vous m'entendez assez, si vous voulez m'entendre.

Voilà des idées qui me font mal, et je passe bien vîte à votre *projet d'observations.*

Ah! monsieur, que votre ambition seroit amplement satisfaite, si vous ne prétendiez qu'à la gloire d'être un grand écrivain! car, dans ce sens-là, il vous est permis de répéter avec Montesquieu, *et moi aussi je suis peintre.*

Profondeur, et quelquefois création d'idées, en général, solidité, et toujours, séduction dans les raisonnemens; une magie de style dont l'enchantement se soutient jusques dans les détails les plus abstraits et les plus mé-

taphysiques ; voilà des avantages qu'on ne peut vous contester, et qui vous assurent une place distinguée dans la republique des lettres. Je dis plus , c'est que vous n'avez pas votre pareil dans l'art de perpétuer le ravissement des lecteurs , en leur offrant à chaque pas le mérite de la difficulté adroitement vaincue. Vous seul possédez le secret de je ne sais quel patelinage effronté , où le protocole de l'adulation n'est qu'un passe-port à la sévérité des reprimandes. Comme vous dites bien à tous ces gens-là leur fait , en restant prudemment enveloppé dans quelques simagrées de respect ! Je suis toujours émerveillé de cette politesse mielleuse qui leur fait doucement avaler , et l'aigreur de vos reproches , et l'amertume de vos leçons. Il faut rire , malgré qu'on en ait , de cet air benin et de ce geste d'aménité avec lesquels vous leur distribuez et d'estoc et de taille , de vigoureuses ferules : en un mot , après l'inflexibilité courageuse de celui qui *appelle un chat , un chat , et Rolet un fripon ;* je ne connois rien de plus aimable , de plus charmant que votre genre de sournoiserie.

J'ai rendu hommage à vos talens littéraires ; j'ai toujours été (et plus d'une fois envers

vos créatures) , le garant de votre probité : quant aux bienfaits de votre administration, sans doute vous n'appellerez pas de ma décision, si je consens à ne les trouver que problématiques ; mais ce n'est pas le lieu d'examiner votre influence active ou indirecte sur la révolution, ni jusqu'à quel point étoient irréfléchis les motifs qui vous ont pieusement égaré : tout cela trouvera sa place dans mon histoire du bouleversement de la monarchie française, dont je m'occupe de rassembler les matériaux ; matériaux qui pendant six mois de caravanes dans les cachots, m'ont été pillés avec une effronterie vraiment municipale.

Deux mots sur votre *projet pour la lettre du Roi* ; et j'ai fini la mienne.

Comment ! après avoir établi avec autant de solidité que délégance, l'injustice et l'absurdité de leur décret, le Roi n'auroit pas honte de promettre piteusement à ces messieurs, son acceptation, s'il ne leur plaisoit pas d'avoir égard à *ses observations ;* et cela, parce qu'il *attache un grand prix à maintenir entre eux et lui une parfaite harmonie !*

Elle est à peine possible, l'énumération des inconvéniens attachés à une pareille conduite!

Je vous fais grace de tous ceux qui ne sont relatifs qu'aux circonstances effrayantes qui, dans ce moment de crise, environnent le squelette de la monarchie : mais je vous demanderai si le Roi, ou, pour mieux dire son conseil, n'a pas déjà fait assez de sotises pour son compte particulier, sans chercher encore à couvrir celle de l'assemblée, en s'y associant par une contradiction officieuse ? Assurement *les faiseurs* ne demanderoient pas mieux qu'un prétexte honorable de *corrige-ailler* et replâtrer d'un vernis de pudeur la plus dévergondée de toutes lenrs œuvres : mais de bonne foi, est-ce au Roi à provoquer des *amendaillemens* à un décret dérisoire qui étonne les simples qui l'ont machinalement adopté dans un accès de délire, et fait rougir jusqu'aux frénétiques qui ont eu l'intrépidité de le concevoir dans le transport de la vengeance.

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Je ne vous parlerai pas de la dignité du roi; on ne s'arrête plus à ces niaiseries-là ; mais je suppose que votre philosophie républicaine ne va pas jusqu' à le dégager des liens de la probité, ni même des entraves de la délicatesse :

or, je vous demanderai de quel front il oseroit, *pour conserver, à quelque prix que ce soit, une parfaite harmonie entre lui et l'assemblée*, discuter sérieusement une question d'état qui, à ses yeux, n'est pas même litigieuse ? Qu'est-ce que ce rôle de connivence ; ce rôle de POLICHINEL et de COMPERE, que vous voudriez établir entre le roi et l'assemblée pour dépouiller irrévocablement une classe nombreuse et distinguée, de prérogatives et de propriétés, dont il reconnoît au même instant la convenance et la légitimité.

Je ne presserai pas votre raisonnement : il en sortiroit trop de méphitisme : je me résume à la hâte dans celui-ci que je n'ai pas le loisir de développer.

Si je connois la lettre, et si j'ai bien saisi l'esprit de la bienheureuse constitution, l'acceptation du monarque ne présente pas une idée synonyme avec sa sanction. Qu'est-ce qui déterminera l'application de ces deux especes d'acquiescement, qui ne se ressemblent que dans leur effet ? C'est ce que je n'ai pas l'honneur, c'est ce que je désespere même, de comprendre ; car ces nuances sont si subtiles, que les plus habiles de ceux qui les ont imaginées n'ont jamais pu me les démêler d'une

maniere claire et précise. Maintenant voici mon dilemme : ou le jovial décret n'est susceptible que d'une acceptation pure et simple ; ou il est de nature à être assujetti à la sanction. Dans le premier cas, le roi n'a pas le droit de s'émanciper jusqu'à se permettre des *observations*, et mon ami Robespierre sauroit bien apprendre à M. *le commis* à se renfermer dans sa besogne. Dans l'autre hypothèse, (je suppose un moment avec vous que le décret soit souverainement impertinent,) n'est-ce pas pour le roi le plus impérieux de tous les devoirs, de l'enchaîner avec son petit *veto ?* Si le roi pense qu'il soit également injuste et impolitique d'effacer jusqu'à la trace des distinctions extérieures, ce n'est pas avec des observations précaires et escortées de la promesse pusillanime d'un prompt désistement, qu'il doit s'opposer à cette frénésie ; c'est par un appel vigoureux et légal à d'autres représentans, qu'il doit venir au secours de sa noblesse opprimée. Il est bien permis au roi de croire, mais il seroit affreux qu'il prononçât, même implicitement, que la noblesse a mérité son sort, tantôt par l'incohérence de ses efforts, et ensuite par la platitude de sa résignation.

Ne vous pressez pas de m'accuser de con-

tradiction ; je raisonne ici dans vos principes et dans l'hypothèse générale : quant à moi, il m'est démontré que dans l'état des choses, et spécialement dans cette conjoncture particuliere, il n'y avoit pas même lieu à délibérer au conseil sur la résolution qui heureusement y a prévalu. Quand Pyrrhus prédisoit dans la plaine d'Asculum, *encore une victoire, et nous sommes perdus :* quand Pierre le Grand s'écrioit sur la route de Nerva, *encore une défaite, et nous sommes sauvés ;* les Romains et les Russes avoient-ils autre chose à faire que d'encourager l'insolence et l'enivrement de leurs vainqueurs.

Fasse l'ange tutélaire des Bourbons, et plaise au génie qui veille aux destinées de l'empire Français, que le retour du député de (*a*) Crépy ne consacre pas mes raisonnemens en prophéties ! C'est alors qu'aux yeux de tous les gens soupçonneux que la singularité de vos combinaisons inquiete, votre imprévoyance prendroit le caractère du crime, et que dans les protestations *de votre attachement à la constitution et aux vrais intérêts du peuple*, les esprits prévenus ne verroient qu'un leure de perfidie et de scélératesse.

Quant à moi, je ne vois dans vos efforts

convulsifs et mal dirigés, que la lutte incertaine d'un malheureux agonisant, qui depuis long-tems est battu et *froissé* par les flots qu'il a lui-même soulevés; et fussé-je écrasé le premier par la foudre qui gronde sur la tête de tous les gens de bien, calme au sein de la tempête, (que je braverai tant que mon roi ne sera pas sur le rivage, et que mon dévouement pourra lui être sécourable) je dirai encore en périssant;—SI L'INSTRUCTION, L'ÉLOQUENCE, LA PROBITÉ ET LES VERTUS PRIVÉES COMPOSOIENT TOUTE LA SCIENCE ET LES VERTUS DE L'HOMME D'ÉTAT; SI LA SOIF DU BIEN GÉNÉRAL POUVOIT SUPPLÉÉR CE GÉNIE VASTE, PROFOND ET COURAGEUX, QUI PLANE SUR TOUTES LES BRANCHES DE L'ADMINISTRATION D'UN GRAND EMPIRE, DISCERNE SES BESOINS RÉLATIFS D'AVEC LES ABUS, LE SAISIT ET L'ARRÊTE A SON POINT DE MATURITÉ POUR PRÉVENIR SA DÉCADENCE, MÉDITE ALORS ET DEVINE LA RÉORGANISATION QUI LUI EST PROPRE, PRÉPARE LES MOYENS, MAITRISE LES ÉVÉNEMENS, (1) ET ASSUJETTIT LES OBSTACLES, SI.... SI.... ECT. M. NECKER

---

(1) *Maîtrise les événemens!* Rappellez-vous, malheureux vieillard, le triomphe anticipé que l'enthou-

AVOIT DROIT DE PRÉTENDRE A RÉGÉNÉRER MON PAYS..... QU'IL A PERDU.

Ce déplorable résultat, le constrate de l'insuffisance de vos forces avec la hauteur de vos desseins ne vous a permis même de le prévoir : c'est pourquoi, en dépit de cette catastrophe calamiteuse, tous les hommes qui raisonnent leurs affections vous conserveront leur estime et une commisération respectueuse.

C'est avec ces sentimens invariables que je fais profession d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.
Signé, SULEAU.

---

siasme français vous décerna le jour de votre retour à Paris, et la pusillaminité que vous affichâtes lors des scènes du mois d'octobre ; rappellez-vous les sanglots de la douleur royale interrompus par le rire impie de votre fille dans l'antichambre du palais des rois ; et ce bouquet de fleur d'orange qui décoroit si ridiculement le sein de votre femme, lorsque des cyprès commençoient à s'élever près du lit de l'épouse de Louis. Pleurez, malheureux vieillard, pleurez l'erreur qui par vous perdit votre famille et vous a perdu par elle.

(a) *Il est donc vrai qu'il revient nous empoisonner de son soufle pestiféré, cet infâme à qui il n'a manqué que de l'énergie, pour consommer les exécrables forfaits que sa scélératesse avoit conçus; cet assemblage d'impudence et de foiblesse, qu'un de ses complices a si bien caractérisé par une saillie d'obscénité digne du peintre et du modele,* (ignavus erexit scelus, sed ejaculare non ausus est.) *Eh! bien cet horrible composé de noirceur et de lâcheté, ce monstre de férocité et de poltronerie, c'est moi qui le premier lui ai arraché le masque de popularité qui voiloit sa régicide et patricide conspiration. Avant que le brave P.... dans son* DOMINE SALVUM FAC REGEM *eût appliqué par la main de M. de la Fayette sur sa joue crapuleuse un vigoureux souflet qui l'a fait fuir au de-là des mers, je tenois déja le fil de son abominable conjuration, et tandis qu'il n'excitoit encore que la surveillance inquiete des gens de bien, déja j'avois appellé sur sa tête sacrilege, et le courroux des justes, et la vengance des loix.*

Rassuré par une trop longue impunité, et enhardi par le triomphe des factieux ses partisans, il revient...! mais croit-il donc

que l'argent et l'effroi qu'il seme sur ses pas auront le pouvoir d'étouffer ma voix et d'enchaîner mon bras... ?

M. de la Fayette! quelques brouillards et certaines vapeurs soporifiques *ont obscurci l'éclat de votre vertu : voulez-vous qu'elle brille pure et sans nuages? l'occasion est belle ; je vous cede l'honneur de purger la nouvelle* THÉBES *du* SPHINX *qui la désole. Soyez l'égide de votre roi, le protecteur de son auguste famille ; meritez avec l'amour des* THÉBAINS, *l'estime et la reconnoissance de* JOCASTE : *mais si vous souffrez qu'un monstre qui est furieux de n'avoir ensanglanté que les marches du trône, vienne le re-souiller de ses regards impies et altérés de nouveaux crimes, je reprends mes droits; et c'est moi qui serai le sauveur de mon roi, le sauveur de mon pays, et peut-être votre sauveur, à vous qui aurez hésité de sacrifier à de si grands intérêts, de froides et pusillanimes considérations.*

*D'*ORLÉANS *! reviens maintenant, si tu l'oses, nous rendre compte de ta* MISSION : *puisque* LE TABERNACLE EST MUET, ET NE REND POINT D'ORACLES, *puisque les loix sont impuissantes ou consternées, et que*

leurs ministres sont sourds au cri de notre honneur qui demande vengeance, c'est sur l'autel de la fédération, à la face de toutes les tribus d'Israel, que je veux répandre ton sang impur; et quand cette libation expiatoire aura appaisé le courroux du ciel, nous chanterons tous un hymne fraternel à la concorde et à la liberté.

Jeudi 8 *juillet, deux heures du matin.*

J'apprends à la campagne, où cette lettre a été tracée rapidement, qu'un ami à qui je l'avois adressée pour être livrée à l'impression, effrayé de l'attitude furieuse des factieux qui se disposent à recevoir leur chef, se fait un devoir de sacrifier à ma sûreté la note relative à son retour. Mon courage ne sait pas composer avec des dangers qui ne menacent que mes jours, voués depuis longtems au salut de mon roi et au bonheur de ma patrie : je pars comme un éclair; et heureusement j'arrive à tems pour déjouer cette généreuse perfidie de l'amitié.

Mais que vois-je ? *l'exposé de la conduite de M. le Duc d'Orléans.. etc. rédigé par lui-*

même... La curiosité l'emporte sur le mépris : je lis. . . Attends, je vais te répondre. . . . Mais non : l'indignation me saisit ; la plume me tombe des mains, et ton impudente justification ne peut-être dignement réfutée que par un crachat.

Je ne savois pas tous nos malheurs : voilà qu'il se trame une coalition monstrueuse entre lui et défenseurs de la monarchie. *Dii, meliora piis !*

Arrive donc, je t'attends. . . . . .

Viens mourir de mes mains, ou m'arracher la vie.

M. de la Fayette, veillez cette fois-ci, et soyez sur vos gardes : . . . . .

. . . *Nunquam omnes hodiè moriemur inulti.*

Lundi 11, une heure du matin.

Approche, mon enfant, enfin l'heure est venue
Qu'il faut que ton secret éclate à notre vue.

J'ai passé la journée d'hier à la campagne. C'est à neuf heures du soir que j'ai été informé de l'arrivée de M. le Duc d'Orléans : je me précipite au Palais-Royal : j'apprends qu'il se propose de me poursuivre à outrance : providence divine ! je te rends graces ! Mais puisque c'est une vengeance légale qu'il ambitionne, je lui porte un autre défi : qu'il se constitue sur le champ prisonnier avec moi ; et ensuite, sa tête ou la mienne.

SULEAU.

Lundi, midi.

Je viens de porter moi-même à sa chancellerie mon dernier cartel. On me promet réponse à ce soir : Dieu soit loué ! . . . Je compte toutes les minutes. . . . .

Paraissez Navarrois, Maures et CHALDÉENS, *&c....*

La suite d'heure en heure. Note de l'Editeur.

Mardi 13 juillet 11 heures du soir.

Puisque. . . . . puisque. . . . . puisque. . . . . , etc.. c'est sur l'autel de la fédération, à la face de toutes les tribus d'Israel, que je veux répandre ton sang impur, etc. . . . .

Il vous plait, monsieur, d'entrevoir dans cette généreuse aggression l'odieuse menace d'un vil guet-appens : mon caractere connu sembloit devoir me préserver d'une si injurieuse interprétation.

Sans doute il eſt des conjonctures où les loix générales de l'honneur, & les devoirs ordinaires de la loyauté peuvent & doivent être sacrifiés au salut de la patrie : Sçœvola s'est dispensé de provoquer en champ-clos le roi d'Etrurie, et l'on admire encore cette ſublime irrégularité ; mais vous n'êtes point redoutable à la maniere de Porsenna, et maintenant que vos moyens sont avortés et connus, il n'est plus en votre pouvoir de

remettre Rome en danger. Ainsi, puisqu'il n'y a que la peur d'une attaque insidieuse qui vous determine à paroître demain au champ-de-mars, personnellement en état de défense, et par surcroît de précaution, escorté de quatre champions armés de pied en cap, laissez-moi tout cet attirail qui ne vous est point du tout familier et auroit tout au moins l'inconvénient de vous être incommode.

Assurément on m'y verra, même à quinze pas de vous; mais je m'y présenterai sans armes, conduit par la seule curiosité d'y considérer à mon aise votre contenance patriotique.

Vaquez donc tranquillement à toutes vos fonctions civiques; vous êtes enfin résolu à ne ferailler contre moi qu'avec le glaive de la loi; à la bonne heure; je saurai vous prouver, en tems & lieu, que je suis propre à plus d'un genre d'escrime.

J'ai l'honneur d'être, rancune tenante, c'est-à-dire, avec tous les sentimens que me commande la conviction de votre scélératesse,

Monſieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Signé, SULEAU.